

# Hier au théâtre

## Eugénie, touchante leçon de vie



Côme de Bellescize se plaît à bâtir des passerelles entre des dilemmes éthiques de notre temps et des trouées oniriques aussi étranges que fascinantes. Moyen surtout de défamiliariser des situations réalistes insoutenables dans leur cruauté. Dans *Amédée*, le jeune metteur en scène

abordait l'euthanasie avec une délicatesse poétique et brutale rare ; dans sa nouvelle pièce *Eugénie*, il se penche sur le handicap de l'enfant à naître dans une même dynamique d'ébranler les consciences. Pari réussi au Rond-Point.

Sarah désespère de devenir maman. Elle tombe enceinte mais multiplie les fausses couches. Samuel tente de joindre les deux bouts en vendant des photocopieuses dernier cri. Des reproductions à la chaîne performantes contre des tentatives avortées. Miracle, un enfant tient le coup et se développe à l'intérieur de l'utérus de Sarah. Mais le couperet tombe : si Eugénie naît, elle sera handicapée à vie. Une semaine pour se décider. Que faire ?

Sujet ultra *touchy* au possible donc pour ce nouveau bébé signé Côme de Bellescize. Comment réagir face à la pression d'une société qui nie votre propre arbitraire ? Entre une mère féministe, des médecins bonimenteurs et un mari qui pète les plombs, normal que Sarah craque. Le regard porté par le dramaturge possède une acuité et une véracité déconcertante : il ne juge jamais mais essaye de décortiquer les façons de se sortir d'un tel dilemme. Entre vénération et rejet, attente et pensées infanticides, les sentiments s'entrechoquent et brouillent les pistes.

### K.O natal

Impossible de ne pas sentir sa gorge se nouer en sortant d'*Eugénie* : la « bien née » se transforme en bombe à retardement au sein d'un couple qui se déchire. Pourtant, aucun pathos n'émerge ici, et là réside la grande force de la

pièce. Tout baigne dans un climat d'irréalité, voire d'absurde. Sensations troublantes lorsque l'enfant crie son mal-être et semble condamner ses parents du regard. Malaise quand une énorme pelle est à deux doigts de mettre fin aux jours de l'embryon...

Déjouant une quelconque logique temporelle, *Eugénie* se balade habilement entre les deux alternatives possibles : entre l'avortement et le retour à une vie « normale » et l'acceptation d'un enfant qui sera constamment jugé et pointé du doigt par la société.

Sur le plateau, ce floutage est rendu par une scénographie minérale exprimée par la terre, symbole de régénérescence et de putréfaction. Cocasse également, le décor prête à rire pour dédramatiser un tant soit peu la pesanteur de la situation. Pour preuve, cette scène hilarante au début de la pièce où Samuel conseille un client tout en couchant avec sa femme. Seule sa tête dépasse, d'où un double jeu truculent.

Enfin, chapeau bas au quatuor de comédiens à l'interprétation sans faille et à fleur de peau, à commencer par Éléonore Joncquez, déchirante d'humanité dans le rôle de cette mère à tout prix, perdue dans ses désirs. À ses côtés, Jonathan Cohen campe un Samuel, mi-abject-mi gamin avec une belle densité. Estelle Meyer irradie dans une double partition étonnante d'élasticité : foldingue en mama envahissante et désarmante de candeur triste dans le rôle-titre. Philippe Bérodot incarne quant à lui tous les rôles périphériques avec un abattage délectable.

Avec *Eugénie*, Côme de Bellescize bouleverse et amuse à la fois : doté d'une plume percutante qui laisse K.O, le dramaturge/metteur en scène réussit à se confronter à l'inacceptable sans a priori. Une leçon de vie qui laissera des traces. ♥ ♥ ♥ ♥



Serions nous d'ores et déjà trop formatés pour appréhender des situations hors normes ? Côme de Bellescize pose un regard oblique sur un fait de société, le contrôle des naissances, la procréation dont l'issue heureuse ou malheureuse n'est jamais garantie.

Faut-il croire les médecins, ces savants avec leur arsenal technologique capables de déceler les malformations d'un embryon avant sa naissance ou comme la mère d'Eugénie dans la pièce laisser parler son instinct qui entend accueillir la vie quoiqu'il arrive.

La naissance d'un enfant lorsqu'il est désiré est un événement fabuleux. Il est évident que si les parents se représentaient tous les risques, toutes les douleurs qui attendent le nouveau né, ils renonceraient à procréer. Pour Sarah qui vient d'apprendre qu'elle est enceinte d'un « monstre » renoncer à accoucher, c'est se couper de la vie elle-même, c'est et la douleur doit être infernale c'est avoir à se représenter son ventre comme un lieu de mort.

Dans cette comédie tragique Côme de Bellescize pose en quelque sorte le doigt sur le nombril de notre société rappelant que l'enfant à venir est souvent le sujet de projections parentales. Ce sont ces projections qu'il met scène en créant un nouveau personnage, l'enfant à venir censé toutes les endosser.

Avant même de naître l'enfant est déjà là dans la tête de la mère et aussi dans son ventre, dans la tête du père qui a œuvré pour faire sortir sa graine tel un chevalier antique en quête du Graal. Succulent épisode de l'homme qui fait feu de toute son imagination pour faire jaillir sa semence dans des conditions anti érotiques.

Sam a beau se croire très rationnel, avoir du répondant lorsqu'il s'agit de vanter les mérites de photocopieuses, cet idéal d'un monde propre, net, performant et sans failles qu'il défend et qui l'intoxique certainement, a quelque chose de monstrueux.

Quant aux couloirs de la conscience des deux parents, ils font penser à des wagons bondés qui déraillent sous le choc de l'émotion.

Mais Côme de Bellescize prend à la source l'enfance, celle des contes de fée, des mythes qui agissent comme des balbutiements de conscience positive, en tout cas soulageante puisqu'elle permet d'instaurer le désir aussi puissant qu'un roi, d'exprimer la vitalité des fantasmes, leur rôle dans nos décisions.

Sur un thème aussi délicat que la procréation d'enfants handicapés, Côme de Bellescize parle aussi de l'enfance, l'inconscience de la société, qui, elle aussi, utilise les fantasmes des individus, les plus primaires, ce qui laisse fort peu de place en réalité au libre arbitre.

Des projections infantiles qui hérissent l'épiderme, remuent profondément grâce à une mise en scène inventive, poétique et drôle, servie par d'excellents comédiens, qui a dans le ventre ce pouvoir de l'imaginaire de croire à la création, à l'avenir toujours à venir...

Evelyne Trân



## Théâtre

# « Eugénie », de de Bellescize Un propos dérangent

Dans « Amédée », il posait la question du droit à mourir. Avec cette pièce, Côme de Bellescize nous met face aux choix de parents dont l'enfant à naître risque d'être handicapé.

● Par les moyens du théâtre et en s'appuyant sur quatre comédiens particulièrement investis et talentueux, Côme de Bellescize aborde une question très difficile, très douloureuse. Il cherche à nous faire comprendre ce qui se passe dans la tête de parents qui apprennent que leur enfant à naître risque d'être malformé. Ce qui l'intéresse est un peu la perte des repères « normaux », ces repères qui sont là quand tout va bien, quand tout se présente bien.

L'écriture comme la forme de la représentation ne sont pas faciles. L'auteur nous égare : cela commence comme une farce. Un homme veut s'acheter une photocopieuse. Le marchand tente de lui fourguer celle qui ne lui plaît pas... Il va être question de photocopie dans la pièce. Et de peinture parfois : la pureté franche de Mondrian contre le lyrisme flou de Pollock. La structure de la pièce n'est pas simple, car les quatre comédiens interprètent une quinzaine de personnages, dont certains ne sont pas « vrais », dont certains ne sont pas des vivants, mais des fantômes. On passe d'un lieu à l'autre, d'un temps à l'autre.



Mais pour l'essentiel on suit Sarah (Eléonore Joncquez), Sam (Jonathan Cohen), le docteur (Philippe Bérodot) et Eugénie (Estelle Meyer).

Le récit, très heurté, tout en incises et retours, irruptions de pensées contradictoires, s'appuie sur des effets (lumières, objets, sons) originaux et très bien réglés et sur un jeu assez étonnant. Chacun, ici, va chercher très profondément en lui-même des ressources de sensibilité. La gravité du propos peut tétaniser : c'est un spectacle qui heurte, blesse, ne peut laisser indifférent. Mais tel quel, et par son dérangent propos, par l'intelligence de sa construction, par son inventivité théâtrale, ce spectacle mérite largement d'être découvert.

**Armelle Héliot**

*Théâtre du Rond-Point, à 21 heures du mardi au samedi, à 15 h 30 dimanche. Durée 1 h 30 Jusqu'au 13 décembre. Texte publié par l'Avant-Scène, collection « Quatre Vents », 12 euros. Tél. 01.44.95.98.21, [www.theatredurondpoint.fr](http://www.theatredurondpoint.fr)*



## Le Christ, la révolte, et les aléas de la vie

Trois écritures contemporaines au programme. Celle d'Angelica Liddell, de passage à l'Odéon avec « La Première épître de Saint Paul aux Corinthiens » (à oublier). Celle de Marc Blanchet et Alexis Armengol avec « A ce projet personne ne s'opposait », qui pourrait être sous-titrée « Eschyle le retour » (raté). Celle enfin de Côme de Bellescize, au mieux de sa forme au Théâtre du Rond-Point avec « Eugénie » (bravo).

Auréolée de sa réputation sulfureuse, Angelica Liddell est désormais attendue comme le Messie. C'est peut-être le pire des cadeaux à lui faire tant elle persiste à s'aventurer sur des terres engluées dans une boue prétentieuse, loin des audaces qui ont fait sa notoriété. Ainsi va la machine infernale de la notoriété, cette machine à instrumentaliser des artistes pour en faire des caricatures d'eux-mêmes, nonobstant leur talent intrinsèque.

Cette année, dans le cadre du Festival d'automne de Paris, l'Odéon lui a ouvert ses portes à Angelica Liddell pour « La Première épître de Saint Paul aux Corinthiens », qui se veut un hommage au Christ et une déclaration d'amour sado-maso aux hommes en général. Pourquoi pas ? Sauf qu'en fait de pièce, on a droit à une litanie verbale et verbeuse qui confine à la perfection en matière d'ennui sophistiqué.

Sur une scène entièrement drapée de velours rouge sang, Angélica Liddell, tout de rouge vêtue, déclame l'épître en l'accompagnant de considérations personnelles, sans conviction excessive. Derrière elle apparaît la photo noir et blanc de Charles Manson, qui assassina en 1969 Sharon Tate, l'épouse enceinte de Roman Polanski. Sans doute veut-on nous faire comprendre qu'on doit lui pardonner, au nom du message Christique qui fait choir les traverses de bois sur la scène, comme autant de croix symboliques.

On aura droit à l'eucharistie d'un homme nu (bien sûr) qui donne son sang ainsi qu'à l'apparition de femmes nues (bien sûr) et tondues pour une allusion d'une obscure clarté. Certes, il est des moments d'intense émotion car Angelica Liddell ne mégote pas sur l'engagement. Reste que son spectacle tient du chemin de croix et que l'escalade vers le Golgotha, même en son illustre compagnie, n'est pas une sinécure.

Après Saint Paul, Eschyle au Théâtre de la Colline, librement adapté par Marc Blanchet et Alexis Armengol dans une pièce mise en scène par ce dernier sous le titre : « A ce projet, personne ne s'opposait ». Il s'agit d'une adaptation du mythe de Prométhée qui a osé défier les Dieux en offrant le feu aux hommes.

Quoique le projet soit audacieux, le début de la pièce est prometteur avec ces personnages illustres qui sortent d'un tunnel avant d'exposer avec talent, dynamisme et originalité leur volonté de sortir de la gangue. Outre Prométhée le rebelle et son geôlier, il y a Pandore et sa célèbre boîte, celle qu'il ne fallait pas ouvrir ; Héphaïstos, l'homme qui révolutionna la technologie ; Io, la nymphe condamnée à l'exil perpétuel.

Dans une seconde partie, Marc Blanchet et Alexis Armengol ont entrepris de redonner vie au mythe en transposant les personnages à notre époque, afin de montrer que la révolte n'a rien perdu de son actualité. Pandore ayant ouvert la boîte libérant les fléaux, il reste cependant l'espoir. Tout dérape alors dans une farce de mauvais aloi. Les personnages sont installés dans un ensemble vert (écologie oblige) où ils jouent à refaire le monde, dans une ambiance qui se veut bon enfant mais qui ne passe pas la rampe. Le propos est lourdingue, l'humour absent, et l'on sombre dans un prêchi prêcha digne d'un cours de rattrapage pour militant Vert en perte de repères. De même que les bons sentiments ne font pas une politique, les bonnes intentions ne font pas une pièce de théâtre.

On se consolera en retrouvant Côme de Bellescize au Théâtre du Rond-Point avec sa dernière création, tout aussi originale que les précédentes. Cela s'appelle « Eugénie », du nom de la petite fille qui sera handicapée si elle naît. Mais faut-il, dans ces conditions dramatiques, donner la vie ou pas ? Sur cette problématique un rien casse gueule, Côme de Bellescize signe une pièce aussi

délicate que drôle, une pièce où la pertinence du propos est renforcée par une grande intelligence de jeu, avec des acteurs explosifs.

Tout commence autour d'une photocopieuse (scène hilarante). Sam (Jonathan Cohen) tente de vendre l'un de ces engins à un client dubitatif (Philippe Bérodot, que l'on retrouve dans la peau d'autres personnages) amateur de Mondrian mais pas de Pollock. Quand Sarah (Eléonore Joncquez), amoureuse de Sam, tombe enceinte, elle apprend que le bébé (la fameuse Eugénie, comme l'impératrice), ne tient pas et que sa naissance peut tourner au cauchemar. Comme aurait dit Lénine : que faire ?

On pourrait craindre le pire, le pathos à tous les étages, l'invasion lacrymale inévitable. Mais Côme de Bellescize a l'art de mêler le sérieux du propos et le burlesque déjanté. Les scènes sont dignes des Marx Brothers à l'hôpital. Les échanges entre Sarah et sa mère féministe hard (Estelle Meyer, qui joue également le rôle de la future Eugénie) sont un pur moment de bonheur. Alors que l'on est toujours sur le fil du rasoir, les débats entre Sam et Sarah sonnent juste. Côme de Bellescize confirme ce que disait Louis Jouvet : « Au théâtre, il n'y a rien à comprendre, mais tout à sentir. »



## « Eugénie », une pièce remarquable de Côme de Bellescize au théâtre du Rond-Point !

Publié le 15 novembre 2015 | Par Laurent Schteiner



Le théâtre du Rond-Point nous a offert récemment un spectacle remarquable de Côme de Bellescize, *Eugénie*. L'écriture de ce beau texte fait pièce à une magnifique mise en scène de son auteur dont le propos original ne peut laisser indifférent par sa portée universelle. Ce texte porté par quatre comédiens éblouissants nous sensibilise avec force sur le thème de la venue au monde d'un enfant handicapé. Ce spectacle intense et fort constitue un coup de cœur unanime de notre rédaction.

Sarah et Sam désirent un enfant, un premier enfant. Tous deux font l'impossible pour obtenir une chance d'être les heureux parents d'une petite fille. L'annonce que cette enfant sera handicapée les plonge dans le désarroi, la révolte et le déni. Ils ne disposent que de quelques jours pour décider quelle suite ils entendent donner à ce coup du sort. Mais est-ce vraiment un coup du sort ?

Côme de Bellescize s'empare ici d'un sujet poignant et dramatique qui est la naissance d'un enfant handicapé. La connaissance de ce drame impacte douloureusement ce couple. Personnifiant cet enfant de façon astucieuse en interrogeant l'attitude des futurs parents, Côme de Bellescize met en scène de façon efficace ce débat de façon ouverte et dépouillée. L'originalité de cette démarche met en évidence la complexité de cette situation dont la violence verbale souligne l'intensité de l'enjeu.

Les trouvailles de mise en scène de Côme de Bellescize sont originales et inédites et traduisent avec acuité le drame qui se noue au fur et à mesure que la réflexion se fait jour. Saluons tous ces comédiens qui nous ont offert une performance de tout premier plan : Philippe Berodot, Jonathan Cohen, Eléonore Jonquez et Estelle Meyer. Parmi eux citons Eléonore Jonquez dont le jeu et la présence scénique nous ont particulièrement impressionnés. Ce spectacle est à voir absolument !

Laurent Schteiner